

Quand le terrain est raconté

L'ethnographie comme co-construction de la mémoire ouvrière d'une aire post-industrielle italienne

Luca Rimoldi¹

[Résumé] Dans cet article, je m'interroge sur le rôle de l'anthropologue dans le cadre d'une recherche « chez soi » (« *a casa* ») au travers d'exemples ethnographiques qui illustrent la façon dont mes interlocuteurs et moi avons construit de manière polyphonique les discours sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca à Milan – lieu où se trouve à la fois l'Université où je me suis formé et le terrain de mon enquête. Dans les pages qui suivent, je montre le rôle central du temps, et plus spécifiquement celui de l'appartenance à des générations sociales différentes dans la construction d'une altérité au sein d'une proximité spatiale. Dans un premier temps, je dresse un portrait de l'histoire récente du quartier, dans la mesure où les transformations dont il a été l'objet sont fondamentales pour comprendre sa mémoire sociale. Dans un deuxième temps, je décris les dispositifs de co-construction du passé de cette aire « post-industrielle » en montrant les limites, les difficultés de communication et de transmission de savoirs entre générations différentes.

Mots-clés : ethnographie chez soi, mémoire ouvrière, Milan (Italie), récits de vie, générations.

[Abstract] In this article, I focus on my role as an anthropologist in the framework of a research project conducted “at home”. I present ethnographic examples that illustrate how my interlocutors and I constructed in a polyphonic way the working-class memory discourses on the Bicocca neighbourhood in Milan. This neighbourhood constitutes both the field of my research and the place where the University where I was trained is located. In these pages, I present the central role of time – and more specifically of the belonging to different social generations – in the construction of alterity within spatial proximity. First, I describe the neighbourhood's recent history, and the transformations it has undergone. These elements are essential to the understanding of the social memory of this area. Next, I underline the co-construction processes of the past of this “post-industrial” area, showing the limits and difficulties of communication and transmission of knowledge between different generations.

Keywords : ethnography at home, working-class memory, Milan (Italy), life stories, generations.

¹ Université de Milan-Bicocca.

Introduction

Entre 2008 et 2013, j'ai mené une recherche ethnographique sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca à Milan, dans le cadre d'un doctorat en Anthropologie du Contemporain à l'*Università degli Studi di Milano-Bicocca* (Rimoldi, 2017). Ce quartier prend son nom de la « Bicocca degli Arcimboldi », qui se trouve être une villa du quatorzième siècle construite sur demande de la famille Arcimboldi pour en faire sa résidence d'été. Les personnes concernées par ma recherche ont travaillé pour le siège principal de Pirelli, une multinationale de l'industrie du caoutchouc, durant une période comprise entre la fin des années 1950 et le début des années 1980. Diversement attachées aux activités de la *Confederazione Generale Italiana del Lavoro* (CGIL, Confédération générale italienne du travail), ces personnes ont pris part aux contestations de l'*Autunno Caldo* de Pirelli (1968-1969). Cette expression, « Automne chaud » dans un sens littéral, désigne la saison de luttes ouvrières et estudiantines qui touchent l'Europe à la fin des années soixante. Les spécificités des mouvements Pirelli-Bicocca ont amplement été restituées dans la littérature historique (Anelli, Bovini, Montenegro, 1985 ; Bolchini, 1967 ; Montali, 2009). Cette recherche a été menée « *a casa* », « chez soi », étant donné que mes interlocuteurs et moi-même, bien qu'à des époques et en des temporalités différentes, avons fréquenté et travaillé au sein d'un même espace urbain (Signorelli, 1999).

Au début de l'été 2015, alors que j'étais engagé dans une autre recherche ethnographique, je reçus un appel de Renzo Baricelli (1934), me communiquant le décès de Vito Basilico (1926). L'un et l'autre sont des syndicalistes de Pirelli-Bicocca à la retraite et des interlocuteurs de ma recherche doctorale². « Il m'a semblé juste de te prévenir, me dit-il, il n'y aura pas de funérailles, mais nous nous retrouvons tous au cimetière Lambrate [un quartier de Milan] pour se rappeler de lui tous ensemble ». Le jour de la commémoration, pendant le discours prononcé devant un cercueil recouvert d'un drapeau rouge, face à un public composé de mes anciens interlocuteurs et de la famille de Vito Basilico, Renzo Baricelli raconta dans les grandes lignes la carrière de Vito en utilisant comme source d'informations l'un de mes articles (Rimoldi, 2010). Il ajouta ensuite :

Dans les dernières années avant la maladie, Vito a connu un jeune anthropologue avec lequel il a passé beaucoup de temps – Luca, vous le connaissez tous. Imaginez sa réaction lorsque je lui ai présenté ce jeune homme ! Il avait immédiatement commencé à lui poser des questions [rires]... [en s'adressant à moi] te souviens-tu des choses qu'il t'avait dites ce jour-là, devant « chez Aldo » [taverne toscane du quartier où j'avais l'habitude de

² Pour des raisons qui sont argumentées dans la suite de l'article, les véritables noms de mes interlocuteurs ont été conservés.

rencontrer les anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca] ? Après peu, il avait commencé à raconter, et il continuait, encore et encore ... Ils étaient toujours « chez Aldo » en poursuivant leurs discussions jusqu'à ce que Luciano [le gérant] leur disait qu'il devait fermer. Vito a raconté à Luca non seulement son histoire personnelle – que j'ai synthétisée dans ce discours –, mais aussi sa contribution aux luttes de 68 à Pirelli-Bicocca ; il est permis de dire que ceci a été sa dernière « bataille » vaincue, avant celle avec la maladie. Tant de ces choses que j'ai lues, je les avais oubliées, mais Vito les a faites, nous les avons faites, et grâce à des travaux [de recherche] comme celui-ci il restera des choses de ce que nous avons vécu et pour lesquelles nous nous sommes battus (Renzo Baricelli, 23 juin 2015).

En cette occasion, outre la tristesse éprouvée pour la disparition d'un être cher, je retrouvai l'une des significations les plus profondes du travail de recueil de récits de vie. Dans l'histoire de Vito Basilico racontée par Renzo Baricelli, la rencontre ethnographique n'avait pas seulement enrichi ma vision du monde, mais elle avait aussi représenté un tournant important dans la trajectoire de vie de Vito Basilico, dont la narration était devenue, avec la mobilisation du titre de mon article, une « bataille ».

Dans les pages qui suivent, je m'interroge sur le rôle de l'anthropologue dans le cadre d'une recherche « chez soi » au travers d'exemples ethnographiques qui illustrent la façon dont mes interlocuteurs et moi avons construit de manière polyphonique les discours sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca. Je montrerai ainsi le rôle central du temps, et plus spécifiquement de l'appartenance à des générations sociales différentes (Kertzer 1989), dans la construction d'une altérité au sein de la proximité spatiale. La première partie de l'article est dédiée à une reconstruction succincte de l'histoire du quartier, dans la mesure où les transformations dont il a fait l'objet sont fondamentales pour comprendre le contexte local. Dans la deuxième partie, je décrirai certains traits caractéristiques de la construction du réseau des interlocuteurs qui ont participé à la recherche, en m'efforçant de mettre en évidence les limites, les difficultés de communication et de transmission des savoirs entre générations différentes.

1. Histoire et histoires de Bicocca

Dès les années 1970, l'anthropologie commence à diriger son regard sur les villes des sociétés dites « occidentales », et cela concerne également le contexte italien (Scarpelli, Romano, 2011 ; Signorelli, 1999 ; Scandurra, 2007). Ulf Hannerz (1992) a insisté sur l'importance de l'anthropologie urbaine, capable selon lui de réaliser au mieux les potentiels de l'approche ethnologique – souvent sous-estimée ou oubliée – consistant à faire réfléchir les individus sur la variété de leurs conditions et sur leurs situations particulières. L'enquête ethnographique permet d'acquérir une vision plus détachée de la réalité conçue comme familière. Les villes, comme les quartiers, les villages urbains, ou les ghettos qui les constituent, sont décrites par les anthropologues comme des systèmes de relations complexes qui contribuent à créer des moments

d'interaction et d'interdépendance plus ou moins stables entre les personnes, et entre les personnes et les lieux. « Les personnes dont s'occupent les anthropologues sociaux sont toujours en relation entre elles ; elles constituent des entités construites à partir de rôles au travers desquels elles participent à des situations variées » (Hannerz, 1992 : 82, traduit par l'auteur). Mais, bien entendu, les quartiers, comme tout lieu en général, ne sont pas seulement des délimitations spatiales à l'intérieur desquelles ont lieu des interactions. Ils sont aussi construits par les interprétations, les représentations, les diverses modalités par lesquelles divers acteurs sociaux leur attribuent des significations différentes et, en quelque sorte, les construisent à leur tour (Low, Lawrence-Zúñiga, 2011). Ce type d'informations est explicité dans un territoire et une période socio-politique déterminés, à l'intérieur d'un contexte social fluide, mouvant. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'anthropologie tente d'élucider les relations qui se construisent dans l'espace et qui construisent également les lieux.

D'un point de vue démographique, les transformations des quartiers et des zones septentrionales de Milan ont eu une incidence de poids sur leur composition sociale. La construction de grandes usines d'industrie lourde augmenta la présence ouvrière. De plus, du fait de la valeur économique et stratégique avérée de la zone à partir de la fin du XIX^e siècle, c'est sans surprise qu'elle fut la cible de bombardements et de déportations de nombreux de ses habitants dans les camps de concentration nazis durant la Seconde Guerre mondiale (Valota, 2007). Du début du XX^e siècle et jusque dans les années 1970, le quartier accueillit le siège principal de Pirelli, multinationale italienne de l'industrie du caoutchouc. En 1905 Alberto Pirelli écrivait une lettre d'Akron (Ohio, USA), une ville qui est encore de nos jours célébrée comme la capitale mondiale de l'industrie du caoutchouc, où en 1898 l'entrepreneur américain Frank Seiberling fonda la *Goodyear Tire and Rubber Company*. Dans cette lettre adressée à son père Giovan Battista, fondateur de la première industrie italienne de caoutchouc, Alberto Pirelli formulait l'acte fondateur de Pirelli-Bicocca, une grande usine inspirée des industries américaines sous l'angle des modèles de production, et une ville industrielle qui deviendra l'un des symboles du capitalisme italien :

Cher père, en visitant ces établissements en Amérique, j'ai rêvé de pouvoir remoderniser le nôtre, de pouvoir construire des beaux grands salons d'exposition, et non pas des cagibis [bugigattoli en italien], de pouvoir augmenter notablement la production et rejoindre les magnifiques sommes qu'ils réalisent ici. Ce voyage est une révélation, pour les techniques, toutes intéressantes, mais aussi pour l'ouverture de l'esprit. Je suis maintenant plein de projets, et je me réjouis de t'en parler (Viaggio America 1904 - 1905 Sig. Dr. Alberto Pirelli, Fascicolo 668, Archivio storico Pirelli).

En 1913, les sièges de Bicocca employaient déjà plus de 3000 travailleurs. Cela grâce à la croissance ininterrompue des secteurs électriques et téléphoniques, à la demande de pneus pour voitures et bicyclettes et divers autres produits en caoutchouc utilisés dans les productions d'usines mécaniques, électriques et sanitaires. Le complexe Bicocca était constitué de trois grands départements : pneumatiques, câbles et articles en caoutchouc divers. Si à la fondation de la Bicocca, et durant les années immédia-

tement successives, les trois départements étaient liés les uns aux autres par des ateliers partagés, dès les années 1960, suite à l'augmentation de la production et à la diversification technologique, les départements acquirent toujours plus d'autonomie. Malgré les événements rappelés plus haut, Pirelli sortit presque indemne du deuxième conflit mondial. En 1945, elle comptait 12 établissements dans cinq pays, avec 14000 salariés qui devinrent 20000 dès l'année suivante (Bolchini, 1967). À la fin de l'année 1948, les salariés de Bicocca étaient 21000 ; la décennie suivante, cependant, fut caractérisée par une politique de réduction des ressources humaines qui aboutira à un arrêt progressif – entre 1958 et 1959 – des nouveaux recrutements. Bolchini remarque que ce processus a empêché une relève continue entre générations de travailleurs à Pirelli, en provoquant plutôt une relève par vagues et créant deux grandes catégories de travailleurs : d'une part les « vieux » (avec une ancienneté supérieure ou égale à 15 ans) et d'autre part les « jeunes » (bénéficiant de trois à quatre années de prestations) (Bolchini, 1967). Entre les décennies 1940 et 1950, durant l'époque de la reconstruction de cette partie de la ville détruite par la guerre, la proposition de développement industriel se concrétisa le long du périphérique nord-est, zone de Milan de propriété presque totalement publique entre Viale Zara, via Galilei et le tracé des Bastioni.

Bicocca demeura le plus gros établissement du Groupe Pirelli et une des plus grandes usines italiennes jusque dans les années 1970. En effet, y était employé près de 50 % des effectifs de l'entière du groupe, et elle constituait le centre de recherche et développement à la base des transformations technologiques dont ont bénéficié les autres usines.

La fin des années 1960 représenta un tournant capital dans l'histoire industrielle de Pirelli. Le ralentissement de la croissance économique laissa place à une crise de récession profonde qui obligea le groupe à vendre son gratte-ciel – l'un de ses symboles de réussite – et à initier une politique de délocalisation de la production³ qui vida lentement les bâtiments de la – désormais « feu » – « citadelle industrielle ». Malgré les récusations de Leopoldo Pirelli qui, en octobre 1972, déclarait dans une lettre à l'hebdomadaire *l'Espresso* que « la Bicocca n'est pas condamnée, elle reste et restera le centre de production le plus important du groupe, avec les techniques les plus modernes et les plus avancées du secteur » (Galdo, 2007 : 12), les implantations de production de Bicocca furent aussi décentrées et le quartier s'en trouva transformé.

Le déclin du développement industriel de type fordiste, inauguré à la fin des années 1970, mena à la reconversion de presque toutes les grandes usines manufacturières d'Italie dès les années 1990. Celles de l'aire autour du quartier Bicocca ne firent point exception. L'industrie Pirelli-Bicocca s'étendait sur 750000 m² et était composée

³ Le processus de relocalisation impliqua aussi les autres pôles de production proches de Bicocca : Breda et Falck.

d'établissements qui, jusque dans les années 1980, occupaient plus de 15000 employés. Les usines Pirelli, qui avaient été le principal moteur du développement de la zone même, ont progressivement laissé leur place à un quartier entièrement nouveau, donnant cours à l'une des plus grandes transformations urbaines d'Europe, en cours d'achèvement encore aujourd'hui. On projeta l'accueil en son sein de différentes fonctions – habitations, bureaux, université – qui ont généré et génèrent toujours à l'heure actuelle des déplacements de et vers celui-ci. Déplacements qui concernent tant les personnes que les biens, en toute heure du jour et avec différents moyens de transport. De nos jours, les constructions industrielles ont laissé leur place à l'*Università degli Studi di Milano-Bicocca* et son campus moderne érigé à la fin des années 1990, à des centres de recherche renommés, à de vastes immeubles résidentiels, aux nouveaux centres directionnels de Pirelli, Siemens et *Deutsche Bank*, au *Teatro degli Arcimboldi* et au *Bicocca Village*, un centre commercial doté de cinéma multiplex.

Il s'agit d'une reconversion de la vocation productive et de l'axe identitaire d'une partie fondamentale de la zone : de l'industriel au tertiaire avancé, de la grande manufacture à la grande distribution et à l'*entertainment*, des maisonnées ouvrières aux immeubles résidentiels de classe moyenne. L'environnement industriel en transformation semble constituer une sorte de réseau interprétatif : il oriente les discours locaux sur le présent et sur le futur qui intéressent également d'autres dimensions sociales, dépassant la perspective du lieu physique. Le paysage est donc considéré comme une pratique discursive qui (dé)codifie la réalité et qui, dans le même temps, reproduit les imaginaires relatifs aux activités pratiquées (actuellement ou jadis) dans un certain paysage urbain (Rimoldi, 2017).

2. Récits, générations et ouvriers

Comme défendu par Mannheim, la question des générations ne peut s'appréhender qu'en comprenant le lien générationnel comme un type particulier de localisation sociale (Mannheim, 2008). Ce n'est pas tant le fait d'être nés dans les mêmes années, d'être devenus jeunes, adultes, anciens durant la même période ou le même lieu qui constitue la localisation dans l'espace social. En effet, ces éléments ne font que produire la possibilité pour des individus de participer aux mêmes événements et, ainsi, de construire un espace historico-social commun malgré le fait qu'ils ne partagent pas la même stratification de l'expérience. Ce n'est pas uniquement la participation commune à un moment historico-politique déterminé qui constitue une génération ; ce qui lie les individus entre eux est bien plutôt une participation à des destinées communes. Si les travaux de Mannheim sur les générations permettent de lire la dialectique société-individus (la société est construite historiquement par des individus qui sont à leur tour construits historiquement) comme un reflet de celle entre histoire et biographie, ces travaux ne permettent pas de rendre compte du fait que les récits in-

dividuels et collectifs se transforment continuellement. Ne serait-ce qu'au regard du moment, du contexte et des circonstances dans lesquels ils sont explicités.

Malgré le fait que la distance linguistique n'ait jamais représenté un problème, dans la mesure où je partage avec mes interlocuteurs la même langue maternelle, la distance temporelle qui marque un écart entre ma génération et celle de mes interlocuteurs s'est avérée problématique pour mes rapports avec le groupe d'anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca. Suivant leurs indications, j'ai décidé de retranscrire nos conversations en gardant leurs noms réels, sans recourir à des pseudonymes qui dissimuleraient leur identité. Ce choix se rapporte à deux paramètres, l'un théorique et l'autre ethnographique. Le nom propre constitue le support de l'état civil (*stato civile* en italien), c'est-à-dire d'une série de traits qui caractérisent et connotent l'identité sociale d'une personne de manière constante et durable, garantissant l'identité de l'individu dans tous les cadres dans lesquels il est amené à agir ; et enfin il s'agit d'un invariant dans la narration d'un récit de vie (Bourdieu, 1994). Considérer les noms comme une véritable institution et les rendre explicites dans les pages de mon travail signifie les soustraire au temps et à l'espace pour expliciter cette invariance qui caractérise une dimension tant historique – qui fait l'objet de mon analyse – qu'actuelle – celle dans laquelle ont été recueillies les informations par la narration des récits de vie. L'utilisation des noms propres, selon le philosophe Paul Ziff que cite Bourdieu (1994), conserve ce « point fixe dans un monde en mouvement » (p. 74). Cette attention particulière aux noms propres des personnes ne doit pas être interprétée comme une tentative de cacher les points de vue de l'anthropologue-auteur ; au contraire, la visée en est bien de souligner la négociation et la processualité de la construction des discours sur la mémoire, en l'occurrence la mémoire ouvrière du quartier Bicocca. Dès les premiers moments où j'ai commencé à dialoguer avec le groupe des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca, j'ai tenté de penser les discours comme des processus de représentation identitaire, incluant une dimension collective et mis en acte par mes interlocuteurs aux moments où leur était demandé de reconstruire leurs parcours de vie et de travail. Dès lors, en partant de leurs récits de vie, des lignes sont tracées qui créent des nuances dans des cadres historico-sociaux et entrepreneuriaux plus amples.

La fonction première de la mémoire dans sa signification sociale n'est pas tant de conserver le passé, mais plutôt de l'adapter de sorte à décrire et enrichir le présent. Parallèlement la mémoire a pour fonction d'humaniser les histoires et relater leur caractère dramatique (Lussana, Motti, 2007). En ce sens, l'emploi de récits comme sources historiques ouvre à la dimension de la subjectivité de la mémoire : la mémoire est en quelque sorte « inventée », car ce processus fait entrer en jeu les significations qu'une personne attribue à son histoire de vie au travers d'une série d'interprétations et réinterprétations, tout en conservant la dimension partagée des pratiques qui sont socialement et historiquement déterminées. Comme l'écrit Pietro Crespi : « grâce à l'approche biographique la subjectivité ouvrière émerge avec toute

sa charge d'humanité, avec ses appartenances multiples, en libérant l'analyse des modèles bureaucratiques de la recherche, tant d'un point de vue historique que sociologique » (Crespi, 1997 : 8). Crespi ajoute que les complexités et les particularités de l'agir humain, ainsi que le vaste circuit des expériences dont il est en même temps le sujet et l'objet, ne permettent ni à l'historien, ni au sociologue ou à l'anthropologue d'employer une méthode d'analyse exclusivement synchronique ou diachronique. En d'autres termes, les faits sociaux et historiques sont en quelque sorte complémentaires (Crespi, 1979) et ont en commun un caractère de construction relationnelle (Braudel, 1974 ; Fabietti e Bortutti, 1998).

[...] c'est-à-dire qu'il est nécessaire que d'un côté l'historien cesse de dissocier ce qui lui semble unique et inouï de ces éléments de nature plus générique qui projettent l'évènement dans un cadre plus large de comparaisons et confrontations, et que, d'un autre côté, le sociologue et l'anthropologue replacent les récurrences, tendances et uniformités dans un contexte culturel historiquement modelé dans sa typicité, tant dans le sens de la succession que dans le lien entre différents évènements (Crespi, 1979 : 17).

La mémoire ouvrière du quartier Bicocca, dans les mots de mes interlocuteurs, investit des temps et des lieux divers Elle s'articule au long de parcours parfois non-linéaires, en se dilatant dans des dimensions familiales et politiques plus amples, mais toujours en se focalisant sur le partage de conditions de travail collectif. La plupart des récits de mes interlocuteurs commencent avec l'arrivée dans la ville de Milan depuis différentes régions d'Italie entre le début des années 1950 et la première moitié des années 1960. Puis ces récits continuent avec de larges digressions sur les motivations qui les ont poussés à abandonner leur localité d'origine. Ils poursuivent en décrivant le contexte historique, social et familial contribuant à leur initiation politique. Selon Portelli, même dans ce cas de figure, il ne s'agit pas tant des expériences des personnes que de constructions verbales qui permettent au locuteur de mettre dans une forme narrative certains épisodes de sa vie (Portelli, 2007). Point étonnant donc que dans les transcriptions des récits de mes interlocuteurs, se rencontrent des souvenirs infantilisés plus que des souvenirs d'enfance, à savoir :

[...] vieillis comme le sont artificiellement certaines statues africaines enfouies quelque temps sous terre pour acquérir une patine, et dans la mesure où, en deçà de ces souvenirs, on repère des traces [...] qui hantent sans raison évidente le présent de l'individu mais ne peuvent pas être toujours assignées à un temps et un lieu précis, enchâssées dans l'anecdote d'un souvenir authentifié (Augé, 1998 : 27-28).

Ces souvenirs infantilisés représentent justement, à mon avis, la base commune de la mémoire du travail pour la génération des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca. Je prends donc en compte les manières de raconter les entrées dans l'usine et l'implication dans la réalité syndicale. Tout cela ne peut certainement pas s'envisager sans prendre en compte leurs conceptualisations et idées concernant le travail, que ce soit à l'usine ou dans le cadre du syndicat.

Lieux, rites et objets de mémoire individuelle et collective construisent et réactualisent aussi les discours sur la mémoire ouvrière dans le quartier Bicocca. Durant l'automne 2011, alors que j'écrivais ma thèse de doctorat, je reçus un appel de Vito Basilico (1926). Il était impatient à l'idée de la parution d'un article dans lequel, au travers d'une reconstruction de certains traits de son récit de vie, j'identifiais des phases particulièrement denses de l'histoire du syndicat (Rimoldi, 2011). Au cours de l'appel, Vito Basilico tentait d'encourager le déploiement de mon travail de recherche et me dit : « Je compte sur toi pour écrire tout ce qu'on t'a dit, Baricelli [Renzo Baricelli (1934)] et moi et tous les autres... parce que si ce n'est pas toi qui écrit ces choses personne ne le fera, et je voudrais que tu les écrives avant de quitter le globe terrestre » (Notes de terrain du 21 septembre 2011). Dans cette optique, les faits historiques qui ont concerné l'usine depuis sa fondation, au début du XX^e siècle, jusqu'à sa presque totale disparition du tissu urbain (à partir des années 1980), sont nécessaires pour reconstituer certains des très nombreux scénarii de la mémoire au sujet de l'usine, de ses ouvriers et du quartier.

3. La rencontre ethnographique « *sotto casa* »⁴

Avec l'expression « terrain raconté » (« *campo narrato* »), je fais référence à deux aspects caractéristiques de ma recherche. Le premier consiste en ceci que, contrairement à ce qu'il advient durant la pratique du terrain ethnographique telle qu'elle a été définie lorsqu'elle a été systématisée comme méthode fondamentale de la discipline anthropologique (Fabietti *et al.*, 2000), la réalité que j'ai observée et documentée n'était pas « en acte », en train de se produire. Elle ne pouvait donc pas être analysée au travers de l'observation participante. Les descriptions du quartier, de l'usine et des événements advenus durant la période historique signifiante prise en considération, trouvent leur raison d'être seulement à l'intérieur des conversations, récits et matériaux d'archives que j'ai recueillis pendant les années sur le terrain. C'est par le biais du recueil et de l'analyse de ces types de matériaux que j'ai partagé les vies des personnes concernées par la recherche. Cela afin de reconstruire, par leurs récits de vie, un certain type de mémoire relative au travail, à l'usine, et plus généralement au quartier où mes interlocuteurs ont vécu une partie de leur vie de travailleurs. Le second aspect justifiant l'emploi de l'expression « *campo narrato* », intimement lié au premier, se réfère au fait que j'ai tenté de faire converger dans mon travail différents types de narrations, ayant des perspectives différentes et racontées de multiples points de vue. Dans leurs confluences, ces diverses narrations sont à même de montrer la complexité des rapports entre présent et passé, et de souligner la manière dont

⁴ Cela signifie littéralement « sur le palier de la maison ».

les sources reconstituées au présent sont à même de nous éclairer davantage sur le passé.

Travailler sur base de récits de vie pose pour les anthropologues une série de questions méthodologiques qui ne peuvent se résoudre que par la pratique ethnographique (voir notamment : Boas, 1943 ; Langness, 1965 ; Crapanzano, 2007 ; Franceschi, 2012 ; Clemente, 2013). Tout d'abord, il est nécessaire de prendre en compte la relation (souvent controversée) qui se crée entre « l'interlocuteur » – c'est-à-dire celui ou celle qui, d'une certaine manière, détient le savoir – et celui ou celle qui a pour objectif de rendre dans une forme textuelle ce qui est raconté. Comme le rappelle Marc Augé, le rapport entre un anthropologue et ses interlocuteurs est souvent caractérisé par des malentendus constants, vu que l'un et les autres se situent dans deux temporalités différentes :

Leur relation est par définition duplice pour autant que, dans la situation d'enquête elle-même et alors qu'ils traitent du même sujet, ils ne parlent pas de la même chose (l'enquêté parle, par exemple, avec un intérêt réel et qu'il peut croire partagé, de l'histoire de son village ou de son groupe alors que l'enquêteur n'y cherche la confirmation que d'une autre information ou quelque autre indice). Cette situation peut avoir quelque chose de presque schizoïde lorsque le temps passé sur le « terrain » se divise de façon quasi régulière entre les activités d'information et des activités relevant de la vie courante (Augé, 1994 : 71).

En anthropologie, les récits de vie sont fondamentaux tant en ce qui concerne la construction de l'identité individuelle des acteurs que le positionnement de l'anthropologue dans le tissu social étudié. Dans mon cas, une pratique ethnographique fondée sur une longue fréquentation de mes interlocuteurs a contribué à créer un terrain de dialogue. Toutefois, la négociation de mon rôle a souvent été complexe. Et cela surtout en raison de mon âge et de ma génération. Lors de notre première rencontre⁵, Vito Basilico réagit à ma proposition d'écouter son histoire en mettant en doute la transmissibilité des faits historiques et des événements qui l'avaient impliqué :

Je ne sais pas comment un jeune comme toi peut comprendre notre époque [en italien *stagione*, littéralement « saison »]. [S'adressant à moi, il insiste :] Continue à parler, à interroger, mais c'est difficile pour vous de comprendre notre époque. Moi à ton âge... je ne comprends pas pourquoi vous autres les jeunes n'êtes pas plein d'envie que le monde change. Vous ne l'avez pas dans la tête, parce que vous êtes plats, vous n'avez pas de fantaisie, vous n'avez pas de futur. Mais pour vous aussi c'est difficile bien sûr, parce que vous êtes

⁵ Ce fut en l'occasion d'un repas organisé par Renzo Baricelli dont il me dit qu'auraient participé « tous les anciens camarades de la Bicocca ». La rencontre advint le samedi 23 mai 2009 à la taverne toscane « Chez Aldo », un établissement historique de la zone (voir Rimoldi, 2013 ; 2016).

aveugles et il est difficile d'imaginer ce que vous pourriez faire si vous nous voyiez. Nous avons un objectif, peut-être illusoire, mais il était là. Maintenant il n'y a même plus d'objectif, même illusoire (Vito Basilico, entretien du 25 juin 2009).

Dans ce cas précis, mon âge – à l'époque j'avais 26 ans – le fit s'exclamer : « Oh dieu, tu étais en première primaire quand on a abattu le Mur [de Berlin] ?! ». Mon inclusion dans le « monde des jeunes » qui s'en suivit poussa Vito Basilico à douter à maintes reprises de ma capacité à pleinement comprendre de qui était advenu, et à dénoncer les différences entre « nous qui avons fait » et « vous qui ne pouvez ou voulez rien faire » ; entre « toi qui fais partie d'une génération qui fait des graffitis qu'on n'arrive pas à lire... quel est ce signe ? Qu'est-il écrit là ? C'est la folie d'un faux geste... c'est un geste que je ne comprends pas » et « moi à leur âge, avec un pinceau j'écrivais sur les murs *"Ike go home!"*, Eisenhower rentre chez toi ». Malgré la distance générationnelle qu'il identifiait entre nous, Vito Basilico me montra une cassette audio qu'il portait avec lui et où était enregistrée une interview qu'il avait donnée pour *Radio Popolare* quelques années auparavant (1999). Il me dit :

Dans cette cassette, je raconte l'histoire des trois jours dans le gratte-ciel Pirelli⁶ et je démontre que déjà à ce moment se voyaient les prémisses de ce qu'il advint ensuite. Ceux de mon *partitino* [« petit parti », *Partito Comunista dei Lavoratori*, en français Parti communiste des travailleurs] voudraient publier le texte sur Internet mais personne n'a le temps, l'envie ou la patience de transcrire le contenu de l'enregistrement (Vito Basilico, entretien du 23 mai 2009).

Je lui demandai alors qu'il me prête la cassette pour l'écouter et, éventuellement, en faire une copie. Vito Basilico accepta ma demande, mais à condition qu'en échange je lui en fasse une copie aussi. Quand nous nous rencontrâmes à nouveau la semaine suivante, outre la cassette originale et la copie pour Basilico, j'avais aussi la transcription intégrale de l'entretien, tant en format papier qu'en format électronique. Vito Basilico, sans cacher son étonnement et sa gratitude, me dit : « mais ce travail-là c'est une chose énorme... La seule à y avoir mis la main avait été un camarade de mon *partitino* communiste, celui de Ferrando. Avec tout le matériel de décodage⁷ disponible, il n'y a pas encore d'instrument qui puisse traduire le parler des cassettes en écrit ». Vito Basilico me remercia en ajoutant qu'une des choses qu'il avait apprises de son père était de juger les personnes non de par ce qu'elles disent ou disent qu'elles

⁶ Vito Basilico fait référence au *"blocco del Grattacielo Pirelli"*, c'est-à-dire le piquet organisé le 8, 9 et 10 octobre 1969 devant le bâtiment empêchant l'accès à celui-ci. Voir notamment Montali 2009a, 2009b.

⁷ « *decoderia* » en italien : néologisme issu de l'anglais *decoder*. La référence aux modes de transmission du signal télévisuel vient du fait que, en cette période, débutait en Italie le passage de l'analogique au digital.

sont, mais de par ce qu'elles font. Et il me donna sa disponibilité pour dîner ensemble à la taverne toscane « chez Aldo », afin d'évaluer les si et les comment de sa collaboration à ma recherche. En d'autres termes, pour citer Bourdieu : « le récit de vie varie, dans sa forme et dans son contenu, en fonction de la qualité sociale du marché sur lequel il est offert – la situation d'enquête elle-même contribue à déterminer la forme et le contenu du discours recueilli » (Bourdieu, 1994 : 77).

Le lien entre mémoire et identité peut s'explicitier par l'analyse des pratiques narratives d'une part, et par l'analyse des récits de vie d'autre part. C'est au travers de l'action du récit que le narrateur veut s'affirmer comme protagoniste d'une série d'événements. Dans mon cas, il ne s'agissait pas tant de la tentative du narrateur de voir son existence reconnue par celui qui écoutait son récit de vie, mais plutôt du désir de voir reconnu un rôle précis et spécifique – ou mieux individuel – qu'il avait assumé pendant cette période historique dense que fut celle des contestations de masse des Milanais dans les années 1960. Mus entre les deux pôles de la présentation de soi dans un contexte spatio-temporel et la recherche de soi, les récits que j'ai écoutés ont été créés pour positionner différents événements dans un ordre chronologique précis, reprenant également ce qui les a précédés et ce qui a suivi, et pour établir des relations entre de tels événements historiques et la présence des acteurs en question. Néanmoins, il convient de garder à l'esprit que ne font pas uniquement partie de la mémoire, dans sa dimension sociale, les expériences vécues par celle ou celui qui raconte. Autant que les souvenirs vécus, les évocations par oui-dire, dans la mesure où elles sont elles aussi exprimées, ont joué un rôle plus ou moins important dans la construction de l'identité de celui qui raconte. Le langage employé pour ce type de récits ne subit pas d'énormes variations, se répète toujours avec des tons et des paroles semblables, produisant de ce fait une histoire vive et un certain type d'identité narrative liée à la production et aux conditions de travail et de vie du groupe des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca.

Par ailleurs, les narrations des récits de vie et de travail que j'ai eu l'occasion d'écouter peuvent être considérées comme un bon exemple de ce qui lie mémoire et identité : mes interlocuteurs ont en effet construit leur propre sens identitaire tant au travers de ce dont ils ont choisi de retenir, d'inclure, de rendre publique, qu'au travers de ce qu'ils ont oublié, exclu, caché. En ce sens, reprenant les faits advenus pendant l'hommage à Vito Basilico de l'été 2015, le rôle social de l'anthropologue devrait être de montrer, aussi et surtout quand la recherche se fait « chez soi », les différences subtiles, souvent nuancées, qui construisent les réalités sociales dans leur complexité.

Conclusion

Dans cet article, j'ai interrogé la biographie du quartier Bicocca de Milan en essayant de retracer la mémoire ouvrière qui la constitue en partie. J'ai mis en lumière les processus de transformation qui ont affecté le quartier. Toutefois, il me semble opportun

de mentionner le fait que la vie sociale du quartier est encore en acte. Sa biographie ne cesse de s'écrire et de se raconter à plusieurs voix différentes. Si d'une part s'est opérée une reconversion profonde de la vocation productive du quartier, il est nécessaire d'autre part de signaler que les activités économiques n'ont pas disparu, mais ont été transformées, comme d'ailleurs une grande partie du quartier lui-même. Les voix qui ont été exclues ici sont celles des résidents et travailleurs actuels dans le quartier (à l'université, dans les commerces, etc.). Ainsi, mon champ de recherche, bien que déployé dans un espace urbain circonscrit, en a en quelque sorte marqué les frontières spatiales par l'exploration des frontières temporelles. L'appartenance générationnelle a à la fois produit des limites et des ouvertures à l'établissement de relations avec certains de mes interlocuteurs. En ce sens, l'idée d'un *campo narrato* fait apparaître tant ses potentialités que ses entraves. J'ai enfin cherché à produire une réflexion plus large sur le rôle que l'anthropologue peut assumer aux moments où il pratique son travail dans un contexte social proche de sa quotidienneté.

Bibliographie

- ANELLI P., BOVINI G., MONTENEGRO A. (1985), *Pirelli 1914-1980. Strategia aziendale e relazioni industriali di una multinazionale. Tomo I. Dalla Prima Guerra Mondiale all'Autunno Caldo*, Milan, Ires/Cgil Lombardia - Franco Angeli.
- AUGÉ M. (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion.
- AUGÉ M. (1998), *Les formes de l'oubli*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- BOAS F. (1943), « Recent Anthropology », *Science*, vol. 98, n° 2545, p. 311-337.
- BOLCHINI P. (1967), *La Pirelli: operai e padroni*, Rome, Samonà e Savelli.
- BOURDIEU, P. (1995), *Ragioni pratiche*, Bologne, Il Mulino.
- BRAUDEL F. (dir.) (1974), *La storia e le altre scienze sociali*, Bari, Laterza.
- CRESPI P. (1979), *Capitale operaia. Storie di vita raccolte tra le fabbriche di Sesto San Giovanni*, Milan, Jaca Book.
- CRESPI P. (1997), *La memoria operaia*, Rome, Edizioni del Lavoro.
- CLEMENTE P. (2013), *Le parole degli altri: gli antropologi e le storie della vita*, Pise, Pacini.
- CRAPANZANO V. (2007), *Tuhami. Ritratto di un uomo del Marocco*, Rome, Meltemi.
- FABIETTI U., BORUTTI S. (dir.) (1998), *Fra antropologia e storia*, Milan, Mursia.
- FABIETTI U., MATERA V., MALIGHETTI R. (2000), *Dal tribale al globale: introduzione all'antropologia*, Milan, Bruno Mondadori.

- FABIETTI U., MATERA V. (dir.) (2000), *Memoria e identità. Simboli e strategie del ricordo*, Rome, Meltemi.
- FRANCESCHI Z. A. (dir.) (2012), « Storie di vita », *Annuario di Antropologia*, vol. 14.
- GALDO A. (2007), *Fabbriche: storie, personaggi e luoghi di una passione italiana*, Turin, Einaudi.
- HANNERZ U. (1992 [1980]), *Esplorare la città. Antropologia della vita urbana*, Bologne, Il Mulino.
- KERTZER D. I. (1983), « Generation as a Sociological Problem », *Annual Review of Sociology*, vol. 9, n° 1, p. 125-149.
- LANGNESS L. L. (1965), *The Life History in Anthropological Science*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- LUSSANA F., MOTTI, L. (dir.) (2007), *La memoria della politica. Esperienze e autorappresentazione nel racconto di uomini e donne*, Rome, Ediesse.
- LOW S. M., LAWRENCE-ZUÑIGA D. (dir.) (2011), *Anthropology of Space and Place: Locating Culture*, Oxford, Blackwell.
- MANNHEIM K. (2008), *Le generazioni*, Bologne, Il Mulino.
- MONTALI E. (dir.) (2009), *Dal 1968 all'autunno caldo. Condizione operaia e partecipazione alla Pirelli Bicocca*, Rome, Ediesse.
- MONTALI E. (2009), *1968: l'Autunno caldo della Pirelli. Il ruolo del sindacato nelle lotte operaie della Bicocca*, Rome, Ediesse.
- PORTELLI A. (2007), *Storie orali. Racconto, immaginazione, dialogo*, Rome, Donzelli.
- RIMOLDI L. (2011), « Sul marciapiede di viale Sarca a Milano. Storia e storie delle "battaglie" Vito Basilico, sindacalista della Pirelli », *Memoria/Memorie*, vol. 6, n° 37, p. 49-72.
- RIMOLDI L. (2013), « "The kitchen of the revolution". Food and working-class memory in the Bicocca area (Milan, Italy) », *Mediterranean Journal of Social Sciences*, vol. 4, n° 3, p. 778-785.
- RIMOLDI L. (2016), « The multiple values of Botteghe Storiche. Food, urban spaces and memory in Milan », *Academic Journal of Interdisciplinary Studies*, vol. 5, n° 1, p. 11-22.
- RIMOLDI L. (2017, sous presse), *Lavorare in Pirelli-Bicocca. Antropologia delle memorie operaie*, Bologne, Clueb.
- SCANDURRA G. (2007), *Il Pigneto. Un'etnografia fuori le mura di Roma. Le storie, le voci e le rappresentazioni dei suoi abitanti*, Padoue, Cleup.

- SCARPELLI F., ROMANO A. (dir.) (2011), *Voci della città. L'interpretazione dei territori urbani*, Rome, Carocci.
- SIGNORELLI A. (1999), *Antropologia urbana. Introduzione alla ricerca in Italia*, Milan, Guerini.
- VALOTA G. (2007), *Streikertransport. La deportazione politica nell'area industriale di Sesto San Giovanni 1943-1945*, Milan, Guerini.